

ODÉON

THÉÂTRE DE L'EUROPE

direction  
Stéphane Braunschweig

Les  
Démon

librement inspiré du roman de **Féodor Dostoïevski**

mise en scène **Sylvain Creuzevault**



47<sup>e</sup> édition

# Les Démons

librement inspiré du roman de  
**Fédor Dostoïevski**  
mise en scène **Sylvain Creuzevaut**  
artiste associé  
**création**

21 septembre – 21 octobre  
Berthier 17<sup>e</sup>  
durée estimée 4h  
(avec un entracte)

avec

**Nicolas Bouchaud**  
Stépane Verkhovenski

**Valérie Dréville**  
Varvara Stavroguina  
Alex Kirillova

**Vladislav Galard**  
Nikolaï Stavroguine

**Michèle Goddet**  
Prascovia Drozdova  
La vieille  
Chigaliova

**Arthur Igual**  
Ivan Chatov

**Sava Lolov**  
Virguinski  
Fiodor et Fédka  
L'évêque Tikhone

**Léo-Antonin Lutinier**  
Liamchine  
Ignate Lébiadkine  
Mavriki Drozdov

**Frédéric Noaille**  
Anton Grigorieiev  
Piotr Verkhovenski  
Artémi Gaganov

**Amandine Pudlo**  
Maria Lébiadkina  
Tolkatchenka  
Maria Chatova

**Blanche Ripoché**  
Daria Pavlovna  
Erkeléva

**Anne-Laure Tondou**  
Lizavéta Touchina  
L'étudiante

traduction française  
**André Markowicz**

adaptation  
**Sylvain Creuzevaut**  
scénographie  
**Jean-Baptiste Bellon**

son, régie générale  
**Michaël Schaller**  
lumière

**Nathalie Perrier**  
régie lumière  
**Jacques Grislin**

costumes  
**Gwendoline Bouget**  
masques

**Loïc Nébréda**  
assistante aux costumes  
**Suzanne Devaux**

répétition vocale  
**Juliette de Massy**  
information, communication  
**Anne Échenoz**  
administration de tournée  
**Anne-Lise Roustan**  
production, diffusion  
**Élodie Régibier**

réalisation du décor  
**Atelier de construction de  
l'Odéon-Théâtre de l'Europe**

et l'équipe de  
l'Odéon-Théâtre de l'Europe

## Traverses

en lien avec le spectacle

**Mercredi 26 septembre – 18h**  
**Les Ressorts de la révolte**

Animé par Daniel Loayza  
Avec Michel Eltchaninoff

Spécialiste de philosophie russe,  
il reviendra sur le nihilisme  
des *Démons* et les ressorts de  
l'activité révolutionnaire.

En partenariat avec  
*Philosophie magazine*

**Mardi 16 octobre – 18h**  
**Dostoïevski : un parcours**

Animé par Daniel Loayza  
Avec André Markowicz,  
traducteur de Fédor Dostoïevski,  
qui fit découvrir ou redécouvrir à  
toute une génération de lecteurs  
le ton inouï d'une écriture  
s'arrachant à toute "littérature".

**Mercredi 12 décembre – 18h**  
**Les Nuits blanches  
de Fédor Dostoïevski**

Texte lu dans le noir  
par Hervé Briaux

Avec le soutien de Malakoff Médéric,  
mécène des actions d'accessibilité

Renseignements et réservation  
voir [theatre-odeon.eu/fr/traverses](http://theatre-odeon.eu/fr/traverses)

La Maison diptyque apporte  
son soutien aux artistes de  
la saison 18-19

créé le 21 septembre 2018 aux Ateliers  
Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

production Le Singe

coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe,  
Festival d'Automne à Paris, TAP – Scène  
nationale de Poitiers, TnBA Théâtre  
national de Bordeaux en Aquitaine,  
Théâtre de Lorient Centre dramatique  
national, Le Parvis scène nationale Tarbes  
Pyrénées, L'Empreinte – scène nationale  
Brive-Tulle

avec la participation artistique du Jeune  
théâtre national

la compagnie est soutenue par  
la DGCA Direction générale de la création  
artistique du Ministère de la culture

avec le soutien de l'Adami



avec le Festival d'Automne à Paris



avec le soutien du Cercle de l'Odéon

#LesDemons

## Tournée 2018 – 2019

**du 7 au 16 novembre**  
TnBA Théâtre national  
de Bordeaux en Aquitaine

**le 21 novembre**  
Le Parvis scène nationale  
Tarbes Pyrénées

**les 28 et 29 novembre**  
L'Empreinte – scène nationale  
Brive-Tulle

**les 5 et 6 décembre**  
Théâtre de Lorient  
Centre dramatique national

**du 11 au 14 décembre**  
Les 2 scènes, scène nationale de  
Besançon / CDN Besançon  
Franche-Comté

**le 22 janvier**  
Scène nationale d'Aubusson

**les 6 et 7 février**  
TAP Théâtre Auditorium  
Poitiers scène nationale

**les 12 et 13 février**  
Nouvelle scène nationale  
Cergy-Pontoise et Val d'Oise

**du 14 au 17 mai**  
Théâtre de la Cité CDN  
Toulouse Occitanie / Théâtre Garonne  
scène européenne

**du 5 au 7 juin**  
La Criée Théâtre national  
de Marseille

# Sur papier nihil

## Dans votre travail, l'adaptation s'élabore au contact des acteurs et s'affine au fil des répétitions. Où en êtes-vous aujourd'hui ?

Aujourd'hui, le spectacle est en deux parties. La première s'ouvre sur le chemin de Nikolai Stavruguine, "c'est une voltige autour d'un trou, Dieu et l'athéisme comme des épées et des ailes se brisant au-dessus de nos têtes". L'entracte intervient au moment de sa confession. Ensuite, on se concentre davantage sur Piotr Verkhovenski et sa farce nihiliste. C'est un équilibre qui s'est dégagé en cours de travail, pour composer un diptyque, avec, disons, un premier volet iconophile et un second volet iconoclaste.

L'air de nos répétitions prend feu rapidement, se consume vite, mais refroidit lentement. Maintenant, j'aime à jouer de cette vitesse que j'appelle la *Stimmung*. Après un nœud dramaturgique important, je laisse la mise en scène se développer selon son propre temps, comme si elle glissait à la façon d'un planeur. Il y a toujours des gens qui se trouvent là pour me dire "Coupe, mais coupe bordel !", mais non, je préfère qu'elle s'arrête d'elle-même, qu'elle aille au bout de sa lancée, de son inertie.

## Un théâtre qui se consume vite face à un tel monument romanesque, mille pages en trois parties, n'est-ce pas paradoxal ?

Ce n'est pas le rythme du roman qui m'a attiré d'abord, mais les questions de fond qu'il pose. Cette envie s'est inscrite dans mon travail sur l'histoire et les origines du mouvement socialiste, après *Notre terreur* et *Le Capital et son Singe*. Quand on vient d'une certaine tradition, en l'occurrence celle du socialisme, par ma mère (Vive Odile !), on s'y intéresse d'abord positivement, je veux dire qu'on lit d'abord les écrits philosophiques ou historiques qui en construisent la possibilité. J'ai commencé par là ; maintenant, je m'intéresse aux renégats, aux adversaires, parfois aux ennemis de cette pensée... plutôt Joseph de Maistre ou Dostoïevski que Bakounine ou Voltairine de Cleyre. Du coup, le paysage prend un relief nouveau.

## Et quel regard portez-vous sur Dostoïevski ?

Quand je lis *Les Démons* maintenant, c'est vrai, ça me fait beaucoup rire – je ne peux plus constamment prendre au tragique l'angoisse de Dostoïevski que je ressens dans son texte, surtout quand je la compare au grand apaisement des *Frères Karamazov*... Entre les deux, il semblerait que

la question du père ait été ouverte et dépassée... sa liquidation peut-être ?  
Les liquidations des pères ?

L'angoisse électrique n'interdit pas un grand sens de la dérision. Dostoïevski récrit l'épisode historique de Netchaïev, ce fait divers inquiétant (l'assassinat d'un étudiant), en le tirant dans deux directions : celle du symptôme, révélateur de l'état spirituel de la Russie, et celle de l'anecdote, qu'il achève de ridiculiser. Le roman s'inscrit dans cette tension étrange entre la platitude dérisoire des faits et la résonance affolante, très vaste, de ce qu'ils produisent dans les âmes ou dans ce qu'il en reste.

### **Pouvez-vous revenir sur cette liquidation de la question des pères ?**

Bah, dans *Les Démons*, y'en a pas. La faillite des pères est autoproclamée. Stéphane Verkhovenski confesse lui-même qu'il a échoué dans sa mission éducatrice. Il a été le précepteur des protagonistes de l'histoire, mais a expédié son propre fils dans un colis postal au fond de la campagne russe – et on voit le résultat : ratage total. Comique ! Stéphane Verkhovenski, dans l'histoire littéraire russe, c'est un peu le prototype de la disparition des pères, cette disparition qui va inspirer le *Platonov* de Tchekhov. Et ce que je trouve si drôle, c'est cette tendance, tellement "historique" et si souvent répétée, à expliquer l'état d'une génération par la génération précédente. Le nihilisme noir du fils serait né du libéralisme éclairé du père. Les années 1870, leur jusqu'aboutisme révolutionnaire, seraient le fruit du progressisme occidentaliste des années 40-50. Et il n'y aurait pas de quoi rire ? Cela dit, Stéphane Verkhovenski est une belle figure. Du point de vue des idées, tout remonte à lui, mais à côté de lui il y a Varvara Stavroguina, la mère de Nikolaï Stavroguine, qui joue le même rôle du point de vue de l'argent. Plus je relis le roman, plus je suis sensible à cet aspect des choses : tout est tout le temps une question d'argent. C'est une des grandes obsessions de Dostoïevski : l'argent, les dettes. D'où vient l'argent ?

N'empêche que cet intellectuel de province, il s'agit de le défendre un peu. Stéphane dit de lui-même qu'il est tellement en retard sur son temps, tellement à côté de la plaque, qu'il décide de se sortir lui-même de l'histoire. Et en le disant, peut-être qu'il reprend une énorme avance sur tout le monde. Un peu comme le fou dans *Le Roi Lear*, avec ses prophéties de prophéties... J'ai mis des mots d'Adorno dans la bouche de ce cher Stéphane Verkhovenski... Le roman s'ouvre par lui. Dostoïevski voulait le satiriser, exposer la grimace d'une certaine intelligentsia velléitaire, qui papote dans les clubs en vidant

une coupe... Mais il a bien dû reconnaître dans son *Journal* que malgré ses intentions, tous les lecteurs ont trouvé le personnage très attachant. C'est un type qu'on rencontre encore aujourd'hui, et c'est toujours très ressemblant... Il pourrait être odieux ou ridicule, mais il n'est pas que ça, et il finit comme rejeté dans la marge du roman, dans un exil mi-volontaire mi-forcé.

### **Comment en êtes-vous venu à greffer Adorno dans Dostoïevski ?**

C'est le rapport de Stéphane à son fils qui m'a fait penser à Adorno. Il y a un texte de lui assez peu connu, "Résignation", que je trouve très beau. Je l'ai détourné, bricolé, retordu, comme on fait au théâtre. Il date de 1969, l'année de sa mort. Adorno avait été chahuté par l'extrême-gauche allemande. Toute une fraction insurrectionnelle s'en prend à lui pour son "manque d'engagement", exige qu'il fasse son autocritique, interrompt ses cours – bref, il lui est arrivé ce qui est aussi arrivé à d'autres maîtres à penser, comme Henri Lefebvre en France, qui enseignait à Nanterre entre 1965 et 1968 et qui s'est fait attaquer par ceux-là même qui s'inspiraient de sa critique politique et sociologique de la vie quotidienne. C'est un phénomène récurrent : on reproche à de grands théoriciens de refuser de porter le combat dans la rue, d'être des théoriciens sans praxis. Et donc, Adorno répond. Il parle de ce désir fanatique d'action à tout prix, de cette exigence de passage à l'action qui est en fait un forçage, comme d'un symptôme d'une maladie qui est précisément l'incapacité à agir, ou l'impossibilité de l'action. Il faut faire quelque chose – à la limite, il faut faire n'importe quoi, parce qu'il est insupportable de rester sans rien faire... Cette pathologie de la dialectique théorie / praxis, je la vois en amorce de la relation entre Stéphane Verkhovenski et son fils Piotr Verkhovenski.

### **Mais pour Stéphane, sur quelle issue cette dialectique débouche-t-elle concrètement ?**

Stéphane, dans la deuxième partie, erre dans les fumées de l'incendie. On entend hurler les sirènes, toute la ville est prise dans un grondement de séisme – et Stéphane, dans cette nuit de "non-apocalypse", parle d'une joie qu'il ne faut pas aliéner, celle de la pensée. De quoi est-ce qu'il parle ? C'est un peu comme son dernier message, presque illisible, qu'il glisse dans une bouteille et qu'il lance vers le public, vers l'avenir, dans ce chaos.

### **Cette joie, qu'est-ce qu'elle est ?**

Un peu plus tard, on voit naître un enfant. C'est le fils de Nikolaï Stavroguine. Sa mère, il y a longtemps, a quitté Ivan Chatov quelques jours à peine après leur mariage. Elle revient chez son époux pour accoucher. Ivan l'accueille, et veut faire de cet enfant son enfant. Il est envahi lui aussi par une joie sans nom. On devine que cette naissance serait comme l'ouverture à un nouveau monde, à une possibilité de rédemption. Mais aussi sec, Dostoïevski fait abattre Chatov : ici-bas, les espoirs sont faits pour être déçus. Et puis nous sommes au théâtre, on ne va pas faire semblant, on ne va pas ajouter de l'illusion à l'illusion : l'enfant qu'adopte Chatov n'est qu'une poupée. Mais sa joie continue à être affirmée à travers tous ces signes négatifs, même si elle est immédiatement cassée, ironisée ou niée. Cette joie, on ne peut pas dire ce qu'elle est, mais elle a apparemment quelque chose à voir avec la paternité.

Stépane Verkhovenski et Ivan Chatov se font essorer dans la grande lessiveuse de cette histoire, mais avant de disparaître dans l'exil ou dans la mort, ils nous font savoir qu'ils ne lâchent pas prise : "il y aura eu de la joie, et elle sera passée par moi." Ils sont des signes forts. Cette volonté d'affirmation qu'ils incarnent est celle de Dostoïevski. Il ne veut rien concéder à l'aveuglement ou à la stupidité des groupes nihilistes. Pendant qu'on discute, qu'on théorise, à notre insu, ça se passe ailleurs, dans d'autres dimensions. Pour Dostoïevski, apparemment, cette dimension est de l'ordre du familial. Le seul germe minuscule de communauté non illusoire, source de joie, se constituerait à partir des trois corps du père, de la mère et de l'enfant, et le fait que le monde comme il va broie ce germe n'y change rien.

### **Est-ce que pour Dostoïevski, au fond, la "question sociale" n'est pas toujours mal posée, mal formée, toujours un malentendu qu'il faudrait reformuler ?**

Sauf que le seul moyen d'y parvenir, ce serait en délirant – à travers la religion ? Dans ses *Notes d'hiver sur des impressions d'été*, il fait une critique très dure et sarcastique des droits si chers à Tocqueville, et il se moque de la devise de la République française. D'abord la liberté, sans moyens de la déployer, n'est qu'un faux-semblant : la liberté, c'est celle de l'homme riche. L'égalité, n'en parlons même pas. Mais la vraie pierre cassée sur laquelle repose le nouveau paradigme français, c'est la fraternité. Fausse fraternité pour l'auteur. Parce qu'elle ne se décrète pas. Elle ne se promulgue pas en tant que droit. Elle n'est pas rationnelle. La fraternité est affaire de chair, de corps, elle a une part sensuelle et une part insensée. Et Dostoïevski développe sa

pensée jusqu'à dire que la fraternité, c'est le Christ. Marx s'éloigne... En fait, la fraternité n'a une chance d'advenir que si les êtres se reconnaissent comme issus du même père... Tout est mystère et tout est là. Ce qui fait que pour Dostoïevski, le lien social, la dimension strictement sociale du lien, est finalement plus que douteuse. Ce lien ne peut se nouer que d'individu à individu, littéralement de corps à corps.

### **On retrouve le noyau familial comme germe social...**

Oui. Vouloir poser la question sociale à partir d'un plan objectif ou d'une sphère réellement existante à l'intérieur de la société qui seraient supérieurs à la famille, selon Dostoïevski, ce serait la porte ouverte à tous les délires des théoriciens. Ce serait mal poser la question, parce qu'on dépasse le corps. Prendre le risque de verser dans le démoniaque. Quand les réformateurs sociaux découpent la société et la séparent en classes, en groupes d'intérêts soi-disant homogènes et dotés d'une certaine conscience de soi, Dostoïevski, lui, fait toujours passer les fractures à travers les individus. Il est beaucoup plus singulier. Il met la crise dans les corps. Il trace les lignes sismiques, telluriques, métaphysiques et sociales à l'intérieur de chaque être. Il les fait entrer en fusion. Ce qui fait de lui un compagnon très exigeant...

### **D'où l'importance du destin du corps de Chatov, ce corps si lourd une fois devenu cadavre ?**

Chatov, c'est un peu le corps de l'auteur, donc encombrant... Les grands commentateurs des *Démons* se sont beaucoup intéressés à Verkhovenski père et fils, et à Nikolaï Stavroguine. Avant que je commence le travail, très peu de gens m'ont parlé de Chatov, qui est vraiment pour moi une des figures-clef. Un personnage très important, surtout pour notre époque. Dans la première partie, la puissance de sa réflexion sur les rapports entre un peuple et son dieu me saisit à chaque fois. C'est un des textes les plus forts du roman : un peuple n'a qu'un dieu, un dieu n'a qu'un peuple, et jamais aucun peuple ne s'est fondé sur le savoir, la science ou la raison, mais bien sur son dieu... Par conséquent, le religieux ne doit jamais céder à la tentation de se faire État, car l'État est déjà une façon de dépecer le corps du peuple, de séparer les uns des autres les membres du corps-peuple... et c'est pourquoi un peuple veut toujours que son dieu soit le premier, car ce dieu est ce qui l'unifie et ce qui l'anime – et c'est pourquoi aussi la fraternité ne peut et ne doit pas se diffuser sous forme juridique à travers le corps mort d'un État... Ce sont des thèses d'une force explosive, terrifiante. Il est vrai que ce sont en fait celles de Nikolaï Stavroguine, un enseignement que Chatov a

recueilli et qu'il lui renvoie. Mais c'est bien Chatov qui énonce la doctrine et qui la défend. C'est ce genre de textes qui m'a aimé. C'est comme un double *uppercut* – il ébranle la question politique et sociale, et celle de ses devenirs qui m'intéresse depuis longtemps, mais au-delà, en profondeur, il résonne, à notre époque, sur toutes nos questions et nos impressions, formulables ou non.

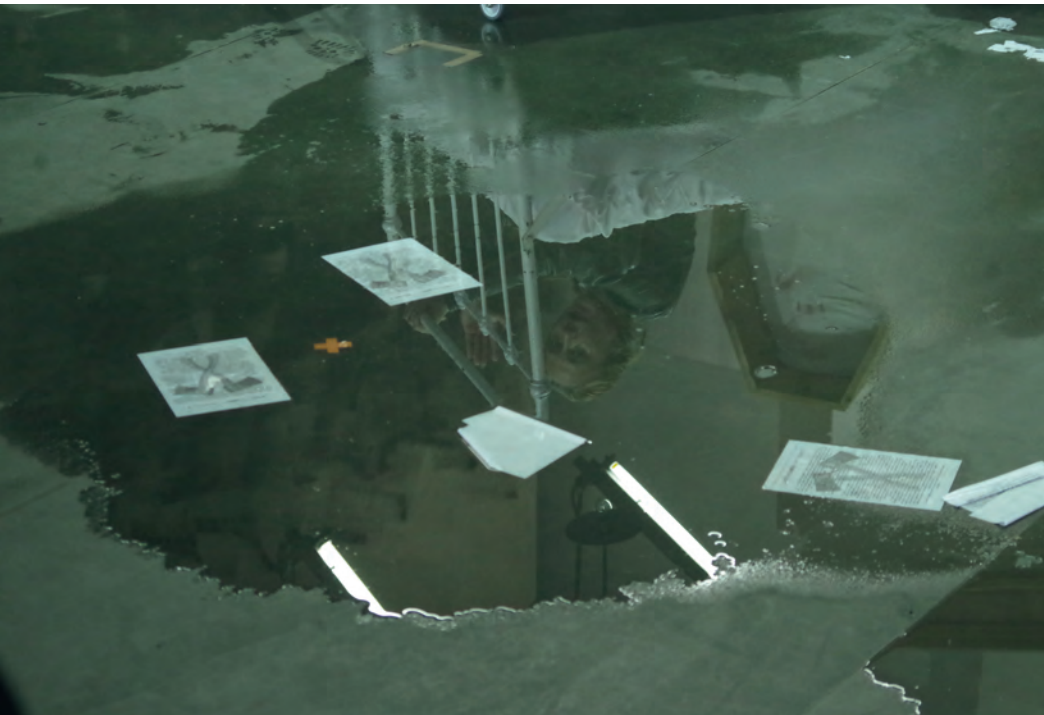
### **Comment comprenez-vous le rôle de Stavroguine ?**

Est-ce qu'on peut le comprendre ? À propos de Nikolai Stavroguine, Kirillov, l'un de ses amis qui est devenu Kirillova dans notre travail, dit : "quand il croit, il ne croit pas qu'il croit, et quand il ne croit pas, il ne croit pas qu'il ne croit pas." Autrement dit, il est toujours dans un refus de croyance, dans une position de négation. On ne serait pas si loin de l'esprit qui toujours nie, sauf que cet esprit ne se connaîtrait pas vraiment lui-même, puisqu'il se tromperait toujours sur sa croyance ou sa non-croyance. Comment dire ? Quelque chose le gratte dans son corps non sujet à la démangeaison... C'est un être fasciné par l'idée de liberté absolue. L'absolu, c'est ce qui est dépourvu de tout lien, ce qui n'est lié par rien ; pour l'athée Stavroguine, si Dieu n'existe pas, alors lui, Stavroguine, n'est lié à rien ni à personne. Il veut mettre cela à l'épreuve, faire l'expérience de la liberté absolue. Mais cette liberté, comme disait un slogan sur les murs de 68, c'est le crime qui contient tous les crimes... Stavroguine se met donc à l'épreuve de l'insensibilité morale totale : ne pas être lié à une personne, à un sentiment, à un devoir. C'est sa fameuse indifférence, tout doit lui être égal. Mais il ne peut pas y avoir de liberté d'indifférence. En fait, il a déjà choisi. Pour vérifier sa liberté, il a choisi de s'abstenir, de ne pas intervenir – de laisser punir une enfant innocente, de laisser cette enfant être séduite par lui – ce qui est une forme particulièrement perverse de viol –, de laisser cette enfant se suicider. Mais cette prétendue indifférence fait déjà la différence. Il y a ce moment décisif où Stavroguine choisit de laisser punir Matrioucha (c'est le prénom de l'enfant), alors qu'il sait qu'elle est innocente du vol de son canif. C'est comme une expérience qu'il veut conduire. Il laisse l'injustice se déployer, il assiste à la violence de la punition. Et immédiatement après, il parle de sa jouissance. L'expérience n'était donc pas si indifférente. L'indifférence était un leurre.

En essayant de réaliser le non-lien absolu, en voulant littéralement se détacher de tout, Stavroguine se retrouve dans la jouissance et dans le vide.

Dostoïevski a l'air de nous dire, à travers l'expérience Stavroguine, qu'une société libre est libre du fait de son équilibre moral – qu'il y a interdépendance entre ces deux concepts que sont la liberté et l'éthique. Qu'une liberté réelle, non abstraite, est toujours déjà liée, ou se lie, à une éthique, à un choix







par rapport à la jouissance possible, à une certaine position par rapport au corps propre et au corps d'autrui. Bien sûr, on peut aussi voir en Stavroguine quelqu'un qui n'en a rien à battre, qui se fiche de tout, qui ne répond jamais à l'appel, n'est jamais là, ne décide rien, ne fait rien. Un être en creux, donc, d'une inconsistance phénoménale – un trou. Je ne le vois pas du tout comme ça. Pour moi, il n'est pas simplement creux – mais il se creuse, il s'évide. Il n'est pas du tout passif. Se vouer comme ça au vide, grosse manie. Voire torture.

### **La liberté d'indifférence n'existe pas...**

Stavroguine voudrait se tenir en équilibre sur ce point, mais il tombe forcément d'un côté ou de l'autre. Donc du mauvais côté, du côté du mal. Stavroguine voudrait ne connaître ni bien ni mal, donc c'est mal. Ça, c'est Dostoïevski. Par là, il échappe à Nietzsche, pour qui Dostoïevski était un grand psychologue, compagnon de route sur le chemin menant par-delà bien et mal. Mais pour le romancier, par-delà bien et mal, c'est encore le mal. Cela dit, Dostoïevski est obligé de poser un acte énorme pour faire sa démonstration. Il choisit l'outrage à l'enfant – le mal sur l'agneau, comme dit le Livre, l'événement extrême, le crime superlatif, insoutenable. Là, on n'est pas dans le conceptuel. Stavroguine, lui, se laisse dévorer par le concept. Dostoïevski paraît effectivement rongé par un feu latent qui lui fait se demander s'il n'est pas situé par-delà bien et mal – et pour répondre, il se met à la question. Toujours cette recherche de l'absolu... ce passage par un point à l'infini, pour démontrer que dans un corps qui voudrait se situer par-delà bien et mal, il y a encore de la morale. Quand on touche à un enfant, on ne peut pas ne pas *en être touché*... Là, le romancier touche à quelque chose que la philosophie ne touche pas – il touche parce qu'il l'incarne.

### **Il y a donc de l'impardonnable ?**

L'évêque Tikhone, après avoir écouté la confession de Stavroguine, lui dit à peu près : si tu veux te pardonner, tu es déjà pardonné. Stavroguine lui réplique que Jésus même a affirmé que celui qui a touché à un enfant, celui qui a scandalisé un enfant, ne sera pas pardonné. Qu'il y a donc des crimes au-delà du pardon. Ce qui revient à dire qu'un être humain peut forcer la main de Dieu – on peut forcer la main de Dieu à se retirer de sur nous, nous sommes assez puissants devant Dieu pour le contraindre à nous damner. Mais Tikhone, lui, laisse entendre que dans la parole du Christ, il y a un au-delà de la parole, que sous le sens de la parole, au-delà de ce qu'humainement nous fixons comme sens – nous autres lecteurs humains –, il y a une ouverture



divine qu'il n'est pas en notre pouvoir de fixer, qui se dépasse elle-même. Stavroguine, c'est quelqu'un qui voudrait se pardonner à lui-même et qui en même temps, par orgueil, ne veut même pas être pardonné. Pour être son propre maître, il est condamné à se condamner. En quoi il est bien une figure démoniaque. Il est certainement le Faust de ce Méphisto raté qu'est Piotr Verkhovenski, mais il est aussi lui-même un démon.

### **Justement, Piotr Verkhovenski, à quelle classe de démons appartient-il ?**

C'est une espèce de démon raté, en tout cas risible. *Les Démons* se prêtent évidemment à une mise en scène sérieuse, à la Visconti, à la Ivo van Hove, mais pour moi, au bout du compte, tout ça est catastrophiquement risible. D'un côté un pantin métaphysique, de l'autre un démonillon social, les deux font la paire. On me dira que le premier a poussé une petite fille à se suicider, le second assassine Chatov pour rien. Alors là, le rire se fige... ou non. Après tout, pourquoi ? Le rire peut aussi redoubler, s'excéder, devenir fou rire. Tout ça, c'est de la littérature. Cesser de rire, ce serait croire au texte. Dostoïevski, lui, essayait peut-être de crier autre chose que de la littérature, mais bon, c'est son problème, et moi je viens de Brecht, alors qu'est-ce que je peux répondre... Donc j'écris : "n'écrivez jamais" ! Les textes, c'est très bien, mais il faut toujours s'en méfier un peu. Il y a tellement de textes qui ne vous préviennent pas qu'il faut rester sur ses gardes et ne pas toujours les croire sur parole... C'est même le contraire. Beaucoup de textes se font concurrence en proclamant "croyez-moi, obéissez-moi". De fait, nous adorons obéir à des textes. Comme si le sous-texte de tout texte était un texte de loi. Les sociétés s'organisent autour de la soumission à des textes. Et parfois, la littérature ressemble à un carrosse blindé. Donc, face à la lettre, un peu d'esprit, y compris de mauvais esprit, peut être salutaire.

Dostoïevski est ainsi fait qu'il est très dangereux pour les gens trop sérieux. Ils finiraient par y croire, à leur propre sérieux. Ces gens-là feraient du suicide de Stavroguine un moment spectaculaire, peut-être même à la hauteur de son crime. Mais une fois encore, c'est risible, c'est ridicule ! Nous n'avons pas à nous laisser aveugler par ce qu'il a fait. Il y a d'autres choses à comprendre, d'autres processus. Tikhone est le premier à nous le montrer. Il n'est pas dupe. Après la lecture de la confession, il dit à Stavroguine qu'en la lisant, les gens vont rire... et qu'ils vont rire parce que c'est ridicule, et que c'est justement ce ridicule que Stavroguine craint par-dessus tout – par orgueil. Et Tikhone conclut : "pour échapper à cela, vous allez commettre un crime encore plus grand"...

### **Stavroguine serait une victime de l'esprit de sérieux ?**

Stavroguine est trop sérieux. Si on se laisse fasciner par lui, on est pris dans la toile. Mais non – c'est du jeu, ce n'est presque rien. Presque. Le danger, pour les gens trop sérieux, c'est que Dostoïevski construit le fait qu'il existe une vérité – il nous écrit que la vérité existe, et si on croit à cette vérité, alors là, c'est énorme, c'est pascalien. Sauf que nous, ou moi, ce sérieux, on lui coltine un jeu, un petit écart. Dostoïevski lui-même, d'ailleurs, n'est pas toujours sérieux, pas uniformément. Ne serait-ce que par le jeu de ses dents qui grincent les unes sur les autres, qui font des étincelles... Il s'amuse à tordre son propre sérieux, à le remettre en jeu, et ce qu'il a d'un peu ossifié redevient souple, on l'entendrait presque en train de craquer. Stavroguine est moins fort que son auteur, il ne se résigne pas à rire de soi, ce que tant de démons ne veulent surtout pas faire – rire de sa propre faiblesse, de sa propre nudité. Il est l'animal rationnel, tellement rationnel qu'il en a oublié de rire. Dostoïevski prend soin de souligner que son suicide n'est pas l'acte d'un fou, au contraire, qu'il a été méticuleusement, rationnellement préparé. Stavroguine a oublié, par orgueil, de froter l'un contre l'autre son rire et sa raison. Tout ce qu'il arrive à faire pour éviter les frottements, c'est mettre du savon sur la corde qui va le pendre... Au moins, il ne se rate pas. Le pope qui se laisse entraîner cul par-dessus tête quand il tire sur la corde de sa cloche, lui, rate complètement son coup, et c'est beaucoup plus sain : avant la sainteté, y'a la santé ! Une cloche qui ne sonne pas, c'est absurde, et pourtant ça est, vivant.

### **Les nihilistes n'ont pas cette humilité...**

Ils font des efforts incroyables pour croire et faire croire à leurs histoires. Et Dostoïevski ne cesse de nous souffler : "c'est pas croyable, c'est tellement pas croyable"... Pourquoi Piotr a-t-il tellement besoin de ce totem nommé Stavroguine, pourquoi le supplie-t-il quasiment de lui tenir lieu de dieu ? Piotr, pour moi, c'est vraiment l'archétype de ces gens qui ne cessent de répéter qu'il ne faut plus de politique – et c'est comme ça qu'ils prennent le pouvoir. Leur négation ne fait que renvoyer et reconduire ce qu'ils nient. Comme Chigaliov, qui est incarné par une femme dans le spectacle : son livre sur la solution de la question sociale nie tous les livres antérieurs sur la même question depuis Platon – plus de politique, plus d'autres livres, plus d'idoles, mon texte vous tiendra lieu de tout. Du passé faisons table rase, mais cette table, c'est celle de ma loi. Il n'y a plus d'idoles, du seul fait du délire performatif qui me fait déclarer : "il n'y a plus d'idoles"... C'est pas croyable, et pourtant il y a des gens qui font tout pour y croire, qui sont prêts

à tout pour préserver le fantôme de cette croyance, à tout jusqu'à l'anéantissement de soi et des autres. Le théâtre, lui, ne fait pas croire à son pouvoir. Son pouvoir n'est pas de ce monde-là... du moins quand il n'est pas ce que certains appellent le "théâtre politique". Le théâtre politique se trompe de monde et trompe son monde. Un théâtre doit en même temps constituer un monde et le contester, il nie ce qu'il présente et vice-versa. Il a une liberté dont Stavroguine se prive : quand il ne croit pas, il fait croire qu'il croit ; quand il croit, il fait semblant d'être "vénère"... en laissant traîner dans ce mélange impur des éléments qui vont accrocher, interdire d'y croire tout à fait. Une cloche qui ne sonne pas. Un pendu les deux pieds sur terre. Une baston sans contact : *quelque chose existe à laquelle je ne crois pas et qui me rend plus fort*. Je peux prendre le contrepied de Dostoïevski puis faire un bout de chemin avec lui, passer de "tout est mystère" à "pas de mystère", lire un texte entre les lignes, à plusieurs niveaux de profondeur, traverser ses couches géologiques : "Dieu est moi", "Dieu est mou", "Dieu est mort", les corrections se recouvrent sans jamais effacer tout à fait le texte précédent, on croit voir un mot de la fin mais c'est un mille-feuilles d'à-peu-près et d'inscriptions superposées, un palimpseste ou un jeu de poupées russes ; on avance, on avance masqué.

Propos recueillis par Daniel Loayza aux Ateliers Berthier le 4 septembre 2018

## Sylvain Creuzevault

---

Né en 1982, il s'est formé au Conservatoire du X<sup>e</sup> arrondissement, à l'École du Studio d'Asnières et à l'École Internationale de théâtre Jacques Lecoq. Cofondateur du groupe d'ores et déjà, il signe sa première mise en scène en 2003 (*Les Mains bleues* de Larry Tremblay), puis monte en 2005 *Visage de feu* de Marius von Mayenburg. À l'Odéon, il a participé à la création de *Fœtus* dans le cadre du festival Berthier'06, puis met en scène *Baal*, de Bertolt Brecht (2006). *Le Père tralalère*, créé au Théâtre-Studio d'Alfortville en 2007, est repris à La Colline, où Sylvain Creuzevault met en scène en même temps *Notre terreur* (2009). Suivent, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, *Le Capital et son Singe* en 2014, et *Angelus Novus AntiFaust*, créé au Théâtre national de Strasbourg en 2016. Depuis 2017, il est installé à Eymoutiers, en Haute-Vienne, où il transforme d'anciens abattoirs en lieu de théâtre avec le groupe Ajedtes Erod.

Cette saison, il crée *Les Tourmentes*, suite de pièces composée de *Construire un feu* de Jack London, *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* de Stéphane Mallarmé et *Au désert*, ainsi que *Banquet Capital*, d'après Marx, à la MC93 Maison de la culture de Bobigny, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

# Traverses

Des débats, des rencontres, des inattendus...

Tout en poursuivant sur les chemins déjà tracés la saison dernière, les *Traverses* exploreront les nouvelles thématiques portées par les spectacles programmés cette année.

## Septembre / Octobre

14h Grande salle

**L'Esprit public**

**Une émission d'Émilie Aubry**

La vie des idées. Le goût du débat. L'ouverture sur le monde.

Avec Daniel Cohen, Sylvie Kauffmann, Philippe Manière et Hubert Védrine.

samedi

**29**  
sept

14h Salon Roger Blin

**Les petits Platon à l'Odéon**

**Descartes et la vérité**

Avec Jean Paul Mongin

Comment savoir si notre vie n'est pas un rêve ? Peut-on douter que 2+2 font 4 ? Qu'est-ce la vérité ? Jean Paul Mongin, aidé de Descartes (et de son malin génie !) essaiera avec vos enfants de parvenir à une première certitude...

samedi

**29**  
sept

18h Salon Roger Blin

**Inattendus**

**Séparation(s)**

Mise en scène Denis Loubaton assisté d'Antoine Girard

Création sonore Aline Loustalot

Avec Astrid Bayiha et Roman Jean-Elie

Variation autour de *Bérénice* de Jean Racine et de *Clôture de l'amour* de Pascal Rambert. Deux êtres qui se sont aimés jusqu'à oublier qu'ils étaient deux, parviendront peut-être, malgré tout, à vivre ensemble jusqu'au bout, y compris dans la rupture.

lundi

**1<sup>er</sup>**  
oct

### Cycles

**L'Esprit public**

L'émission phare de France Culture met en perspective l'actualité nationale et internationale, politique, économique et sociale par une discussion entre intellectuels engagés. Débat et impertinence, respect et sympathie, le tout animé par Émilie Aubry. *En partenariat avec France Culture.*

**Les petits Platon à l'Odéon**

Pour les plus jeunes, à partir de 8 ans. Ces ateliers philosophiques participatifs abordent les questions d'actualité qui traversent notre société. Sujets auxquels, adultes comme enfants, nous sommes tous confrontés. *En partenariat avec Les petits Platon.*

Tarifs : 10€ / 6€

Venez à plusieurs !

**Carte Traverses :**

**10 entrées 50€ / 30€ (moins de 28 ans)**

**Une ou plusieurs places lors de la même manifestation**

### Nocturnes

Nous renouvelons à quatre reprises les lectures dans le noir initiées avec succès l'année dernière. Masques sur les yeux, les spectateurs, voyants ou malvoyants, sont invités à écouter, sans le secours du regard mais oreilles à l'affût, des textes d'auteurs présents dans la saison. *Avec le soutien de Malakoff Médéric, mécène des actions d'accessibilité.*

**Impasses de la domination**

Toute domination se traduit par un système de forces qui contraint et opprime les individus, s'efforçant de briser toute résistance. Au cours de dialogues philosophiques, Marc Crépon et ses invités interrogent les impasses qui résultent de cette puissance d'enfermement et d'épuisement. *En partenariat avec l'École Normale Supérieure.*

theatre-odeon.eu

01 44 85 40 40

#Traversesodeon

18h Salon Roger Blin

**Nocturnes**

**Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris de Franz Kafka**

Texte lu dans le noir par Anne Sée

Cantatrice de son peuple, celui des souris, Joséphine a un immense pouvoir sur lui, même si son chant ne semble pas se distinguer d'un banal couinement. Qu'est-ce qui, dans ces conditions, la rend si précieuse ?

mercredi

**3**  
oct

18h Salon Roger Blin

**Impasses de la domination**

**Ces papiers qui nous dominent**

Dialogue philosophique entre Marc Crépon et Marc de Launay

Au cours de cette séance, on interrogera, au fil conducteur d'une lecture croisée de textes philosophiques et littéraires, le cauchemar bureaucratique qui enferme l'identité des individus dans une incessante sollicitation de formulaires à remplir, d'informations, attestations et autres preuves à fournir : l'univers kafkaïen, par excellence.

jeudi

**11**  
oct

Découvrez la programmation de la saison 18/19 de *Traverses* sur [theatre-odeon.eu](http://theatre-odeon.eu)





**CERCLE DE  
L'ODÉON**

**Soutenez la création théâtrale**  
Devenez membre du Cercle de l'Odéon

L'Odéon remercie l'ensemble des mécènes et membres\*  
du Cercle de l'Odéon pour leur soutien à la création artistique

Hervé Digne est président du Cercle de l'Odéon

## Entreprises

### Mécène d'un spectacle

Mazars

### Grands Bienfaiteurs

Carmin Finance

Crédit du Nord

Eutelsat

SUEZ Eau France

### Bienfaiteurs

AXEO TP

Cofiloisirs

EHDH

### Partenaires de saison

Château La Coste

Maison diptyque

Rosebud Fleuristes

Champagne Taittinger

## Particuliers

### Cercle Giorgio Strehler

M. Arnaud de Giovanni,  
président

### Mécènes

M. & Mme

Christian Schlumberger

### Membres

Mme Julie Avrane-Chopard

M. Francisco Sanchez

### Cercle de l'Odéon

#### Grands Bienfaiteurs

Mme Marie-Jeanne Husset

Mme Isabelle de Kerviler

Mme Marguerite Parot

M. & Mme Henri et Véronique

Pieyre de Mandiargues

Mme Vanessa Tubino

#### Bienfaiteurs

M. Jad Ariss

M. & Mme David et Véronique Brault

M. Guy Bloch-Champfort

Mme Anne-Marie Couderc

M. Philippe Crouzet

& Mme Sylvie Hubac

M. François Debiesse

M. Stéphane Distinguin

M. Laurent Doubrovine

Mme Jessica Guinier

M. Frédéric Jousset

M. & Mme Fady Lahame

M. Angelin Leandri

M. Stéphane Magnan

Mme Anouk Martini-Hennerick

Mme Nicole Nespoulous

M. Joël-André Ornstein

& Mme Gabriella Maiona

M. Claude Prigent

Mme Hélène Reltgen-Bécharat

M. Raoul Salomon

& Mme Melvina Mossé

M. Louis Schweitzer

#### Parrains

Mme Nathalie Barreau

Mme Agnès Comar

Mme Paule Dayan

M. Pascal Houzelot

Mme Priscille Jobbé-Duval

M. & Mme Léon et Mercedes

Lewkowicz

Mme Anne Philippe

Mme Antoinette de Rohan

Mme Stéphanie Rougnon

& M. Matthieu Amiot

Mme Angélique Servin

Mme Sarah Valinsky

Et les Amis du Cercle de l'Odéon

Les donateurs du programme  
*Génération(s) Odéon*

\*Certains donateurs ont souhaité  
garder l'anonymat

Contact :

Juliette de Charmoy

01 44 85 40 19

cercle@theatre-odeon.fr

# Spectacles à venir

20 – 30 septembre / Odéon 6<sup>e</sup>

## Proces [Le Procès]

d'après **Franz Kafka**

mise en scène **Krystian Lupa**

en polonais, surtitré en français



47<sup>e</sup> édition

5 – 10 novembre / Berthier 17<sup>e</sup>

## Love

texte et mise en scène **Alexander Zeldin**

en anglais, surtitré en français



47<sup>e</sup> édition

9 novembre – 29 décembre / Odéon 6<sup>e</sup>

## L'École des femmes

de **Molière** / mise en scène **Stéphane Braunschweig**  
création

## Partagez votre passion pour le théâtre

**Vous aimez notre programmation ? Parrainez un lycéen en lui offrant la même chance que vous d'assister à des spectacles à l'Odéon !**

Cette saison, ce sont près de 60 élèves qui participeront au programme *Génération(s) Odéon*. Créé en 2014, il permet à deux classes de seconde de la banlieue parisienne de bénéficier de places de spectacles et de cinéma, d'ateliers de pratique théâtrale et d'un voyage à la rencontre d'autres jeunes européens.

Pour rendre ce projet possible, l'Odéon cherche encore à réunir 12 000 €.

**Pour en savoir plus et faire un don :**

<http://theatre-odeon.eu/generations-odeon>

Ce projet bénéficie déjà du soutien du Fonds de dotation Emerige, de CIAM et de 68 donateurs individuels. Avec le concours de Mk2.



Conception graphique: Atelier ter Bekke & Behage  
Maquettiste: Malawa Kandé  
Imprimerie: Média graphic  
Licences d'entrepreneur de spectacles 1092463 - 1092464



Publida & Neve

jouez-la comme Hermès

Photographie retouchée

  
**HERMÈS**  
PARIS